

Étude sur l'armée allemande à l'occasion des manœuvres d'automne de la 29e division (badoise) [fin]

Autor(en): **Favre, William**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **18 (1873)**

Heft 24

PDF erstellt am: **05.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-333454>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE SUISSE

N° 24.

Lausanne, le 13 Décembre 1873.

XVIII^e Année.

SOMMAIRE — **Etude sur l'armée allemande**, par M. W. Favre. (*Fin.*)

ARMES SPÉCIALES. — **La remonte de la cavalerie**, par M. Muller. (*Suite.*) —
Nouvelles et chronique.

ÉTUDE SUR L'ARMÉE ALLEMANDE

à l'occasion des manœuvres d'automne de la 29^e division (badoise).

(Rapport au Département militaire fédéral par M. le capitaine fédéral
William Favre). (*Fin.*)

TACTIQUE DE L'INFANTERIE.

Pour donner une idée un peu complète de la tactique que les Allemands ont adoptée pour leur infanterie à la suite des expériences de la dernière guerre, il faudrait avoir étudié ce sujet plus que je n'ai pu le faire, et sortir des limites toujours restreintes d'un rapport.

Je me bornerai à résumer par un exemple les diverses observations que j'ai eu l'occasion de faire, afin de montrer dans quelle mesure les officiers allemands se servent à l'heure qu'il est de l'ordre ouvert.

Tout en le proclamant indispensable en face des armes à feu actuelles, ils ont appris à en reconnaître les inconvénients qu'ils cherchent à atténuer par tous les moyens possibles. C'est surtout en cas d'échec que ces désavantages entraînent des conséquences déplorable, capables de faire dégénérer des batailles perdues en déroutes et en désastres.

Ces inconvénients sont de plusieurs genres.

En premier lieu il devient beaucoup plus difficile pour un chef supérieur de faire mouvoir avec ensemble et au moment donné, ces bandes d'hommes éparpillés et cette multiplicité de petites colonnes qui composent la ligne de bataille. Le combat une fois engagé, la direction échappe presque complètement aux chefs supérieurs, pour passer aux officiers subalternes. Aussi cherche-t-on à développer autant que possible l'instruction militaire de ces derniers, et à l'heure qu'il est un chef de compagnie doit en savoir plus long qu'autrefois un chef de bataillon.

On comprend que pendant la lutte l'initiative de chacun arrive à suppléer à l'absence d'ordres du chef, mais comment concevoir qu'il soit possible à un général d'organiser sous le feu de l'ennemi une retraite faite avec assez ordre pour qu'elle ne se change pas en déroute.

En second lieu, à mesure que dans le développement du combat les différentes parties de la troupe se renforcent ou se succèdent en première ligne, il résulte de l'emploi de l'ordre ouvert, surtout en terrain coupé, un mélange des unités et un désordre inextricable qui paralysent le commandement et seraient des plus funestes en cas de défaite.

Pour atténuer cet inconvénient, les officiers allemands habituent d'abord le soldat dans la manœuvre à toujours se préoccuper de rester auprès de son supérieur immédiat et de ses camarades, afin que si

les troupes se mélangent, les petites unités au moins, groupes, pelotons, etc., restent autant que possible intactes. Il devient alors beaucoup plus facile de réparer le désordre.

C'est pour la même raison que, lorsque le terrain leur offre des abris suffisants, ils préfèrent pour la ligne des tirailleurs la disposition en essaims ⁽¹⁾ à celle en chaîne. La première leur permet d'éviter le mélange entre elles des petites unités et laisse les soldats à portée de la vue et de la voix sous le commandement de leurs chefs respectifs.

En outre ils préfèrent toujours disposer leurs troupes de manière à obtenir autant que possible l'unité du commandement dans le sens de la profondeur de la ligne de bataille et non dans le sens de son front.

Ainsi, au lieu de mettre une compagnie en tirailleurs et une autre en soutien, on donne toujours comme soutien à une fraction de la ligne des tirailleurs des troupes de même compagnie, afin que lorsque les soutiens se seront petit à petit fondus dans la chaîne le commandement de chaque fraction de la ligne appartienne à un seul et unique chef et que les compagnies ne se mélangent pas entre elles. Cette conclusion est contraire à l'opinion de Scherff.

Les Allemands suivent le même principe pour une ligne de bataille. Le même régiment en occupe toute la profondeur, avec un bataillon en première ligne, un en seconde et un en troisième, afin que si ces différentes unités arrivent pendant la lutte à se confondre entre elles, le mélange se fasse entre fractions d'un même régiment et non entre plusieurs régiments différents.

Cette disposition a en outre l'avantage de restreindre pour chaque chef le front de ses troupes engagées et de lui en rendre ainsi la surveillance plus facile.

En troisième lieu le soldat, dans l'ordre ouvert, étant beaucoup moins dans la main de ses chefs, prend des habitudes d'indépendance nuisibles à l'esprit de discipline.

Aussi pour lutter soit contre cette influence fâcheuse, soit contre les inconvénients précédents, les officiers allemands restreignent-ils l'usage de l'ordre ouvert au strict nécessaire. Au début du combat, ils retardent autant que possible pour chaque unité le moment de quitter l'ordre serré, et pour pouvoir le faire au dernier moment, ils exercent leurs hommes à passer très rapidement d'un ordre à l'autre. Pendant la lutte, quand ils trouvent un abri suffisant, ils ne manquent pas une occasion de reprendre en main leurs tirailleurs, en les groupant en essaims s'ils ne peuvent rétablir l'ordre serré.

En outre, aussitôt la manœuvre terminée, les officiers reforment leurs tirailleurs en rangs, et exigent alors d'autant plus de précision dans la marche et les mouvements qu'il y eu plus de désordre dans la manœuvre. Ils font même souvent défiler leur troupe devant eux au pas de parade à la rentrée dans le cantonnement. Ils ne veulent pas, au moment où le soldat va rompre les rangs, le laisser sous une impression de désordre et d'indépendance. Il faut que la dernière impression soit salubre. C'est peut-être une des rai-

(1) Toute troupe, groupe, peloton, etc., qui se concentre en désordre dans un espace restreint autour de son chef pour occuper un point, s'abriter derrière un abri non continu, tel que bouquet de bois, maison, jardin, etc., forme un essaim.

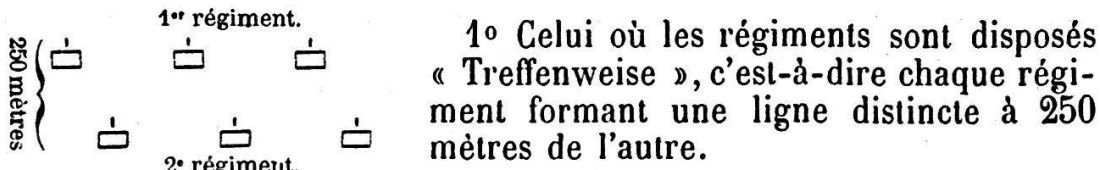
sons pour lesquelles ils ne font pas durer davantage la manœuvre, afin de pouvoir sans trop d'exigence demander ces efforts à leur troupe.

Avant de parler de la disposition de l'infanterie pendant le combat je rappellerai que dans cette arme,

Chaque peloton se compose de	80 hommes,
» compagnie de 3 pelotons, soit	240 »
» bataillon de 4 compagnies, soit	1000 »
» régiment de 3 bataillons, soit	3000 »
» brigade de 2 régiments, soit	6000 »
» division de 2 brigades d'infanterie, soit	12000 »

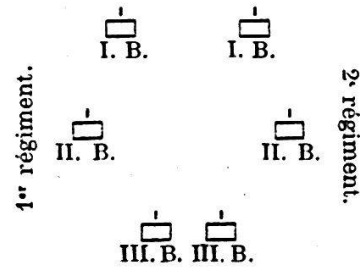
sans compter les chasseurs et les armes spéciales.

Pour une brigade, les Allemands ont deux ordres de bataille principaux :



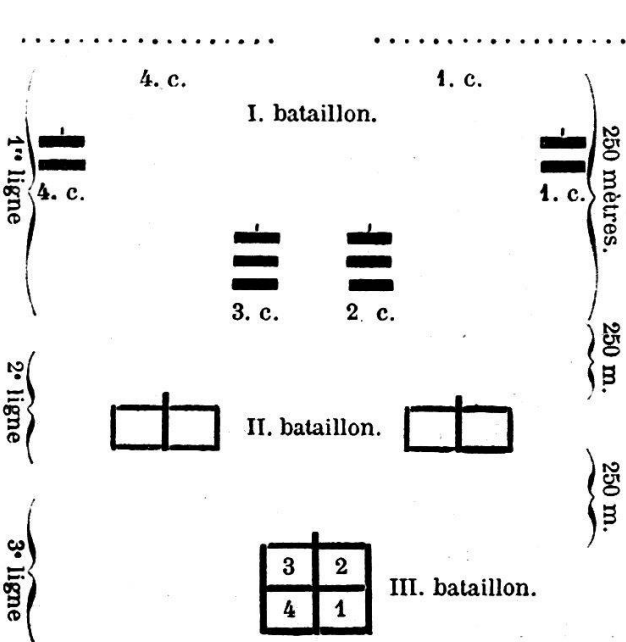
1^o Celui où les régiments sont disposés « Treffenweise », c'est-à-dire chaque régiment formant une ligne distincte à 250 mètres de l'autre.

2^o Celui où les régiments sont disposés « Flugelweise, » c'est-à-dire accolés l'un à l'autre, chacun occupant toute la profondeur de la ligne, avec un bataillon en première, un en seconde et un en troisième ligne. L'on préfère de beaucoup cette disposition en profondeur pour les motifs énoncés plus haut. Je vais chercher à rendre compte de la manière dont un régiment disposé de cette façon dans une ligne de bataille procéderait à une attaque.



2^o Celui où les régiments sont disposés « Flugelweise, » c'est-à-dire accolés l'un à l'autre, chacun occupant toute la profondeur de la ligne, avec un bataillon en première, un en seconde et un en troisième ligne. L'on préfère de beaucoup cette disposition en profondeur pour les motifs énoncés plus haut. Je vais chercher à rendre compte de la manière dont un régiment disposé de cette façon dans une ligne de bataille procéderait à une attaque.

Lorsque au début du combat la ligne de bataille, formée de régiments disposés « Flügelweise » dans chaque brigade, arrive sous le feu de l'artillerie puis des premiers tirailleurs ennemis, la disposition de chaque régiment est en général la suivante :



Le bataillon en 1^{re} ligne est fractionné en 4 colonnes de compagnies. Les compagnies nos 1 et 4 déploient chacune en avant un de leurs 3 pelotons en tirailleurs, et les deux pelotons restants viennent se ranger comme soutiens derrière les ailes de cette chaîne. La distance de ces soutiens est variable. Les compagnies nos 2 et 3 formées en colonne de demi-bataillon, ou en deux colonnes de compagnie avec intervalle de 100 mètres, appuyent le centre de la chaîne à environ 200 ou 300 mètres.

Le 2^e bataillon est en général partagé en deux colonnes de demi-bataillon et se tient à environ 250 mètres des dernières troupes de la première ligne.

Le 3^e bataillon en colonne d'attaque est à 250 mètres en arrière du second.

Voyons maintenant le rôle de chacune de ces lignes pendant le combat.

Première ligne. En tête se trouve la ligne des tirailleurs et des soutiens. Leur rôle consiste à attirer sur eux autant que possible tout le feu de l'infanterie ennemie, afin de le détourner des troupes en ordre serré qui les suivent et qui sont destinées à exécuter l'attaque décisive. Pour remplir ce rôle, les tirailleurs doivent inquiéter l'adversaire par une marche continuelle en avant, et maintenir leur feu toujours égal ou supérieur au sien, afin que ce dernier suffise à peine à leur répondre.

Pour leur permettre de supporter ce feu avec le moins de pertes possible, on leur donne toute latitude pour l'emploi de l'ordre ouvert. Disposés en chaîne si le terrain est complètement découvert, répartis en groupes ou en essais de force variables si un terrain coupé leur fournit des abris suffisants, ils avancent en passant à la course d'un abri à un autre.

Si ces tirailleurs sont en chaîne, les subdivisions avancent l'une après l'autre jusqu'à ce qu'elles aient occupé une nouvelle ligne à 50 ou 100 mètres en avant de la précédente. S'ils sont répartis en essais, chacun de ces derniers avance à son tour. Lorsque l'essaim est considérable (un peloton ou deux), il ne se transporte pas tout entier à la fois d'une position à une autre, mais par groupes de quelques hommes successivement.

Lorsqu'il n'y a pas moyen de se mettre à couvert, les hommes se couchent à terre pour faire feu jusqu'à ce leur tour soit venu d'avancer de nouveau.

Le feu, d'abord lent et mesuré, n'est exécuté au début que par quelques tireurs exercés, chargés par le chef de chercher à estimer la distance. Une fois celle-ci approximativement connue, l'officier l'indique à sa troupe et fait changer la hausse à chaque nouveau mouvement en avant.

A mesure que la distance diminue et que le feu de l'adversaire devient plus nourri, il faut chercher à l'égaliser et à le surpasser, soit en permettant à chaque tireur de rapprocher d'avantage ses coups, soit en faisant entrer plus d'hommes dans la ligne de feu. Les soutiens sont là pour la renforcer, soit en l'allongeant si les flancs sont libres, soit en intercalant de nouveaux essais entre les anciens, soit enfin en doublant la chaîne.

Les chefs des tirailleurs et soutiens ont toute latitude pour agir. Ils n'ont qu'à concilier les trois exigences suivantes, suivant les circonstances :

1^o Attirer sur leur troupe tout le feu de l'infanterie ennemie, en inquiétant cette dernière par une marche en avant successive, et en maintenant le feu de leur ligne toujours égal, supérieur si possible, à celui de leur adversaire.

2° Savoir adapter avec justesse aux différentes zones du terrain qu'ils parcourent et à la nature des abris qu'ils y rencontrent les formations variées de l'ordre clairsemé, afin de restreindre au minimum les pertes de cette troupe appelée à se dévouer pour les autres.

3° Préférer quand ils le peuvent les dispositions qui localisent le plus le désordre, en conservant les petites unités non mélangées entre elles.

La place des soutiens est en général derrière les ailes de leur ligne de tirailleurs. Ils doivent satisfaire quant à leur distance aux deux exigences suivantes :

1° Etre toujours beaucoup plus rapprochés de leurs tirailleurs que ceux-ci ne le sont de l'ennemi, afin de pouvoir arriver à temps à leur secours dans le cas d'une attaque subite. Ils devront donc toujours diminuer cette distance à mesure que les deux partis se rapprochent.

2° Dans toute la zone de terrain qui peut satisfaire à cette première condition, trouver le meilleur abri possible.

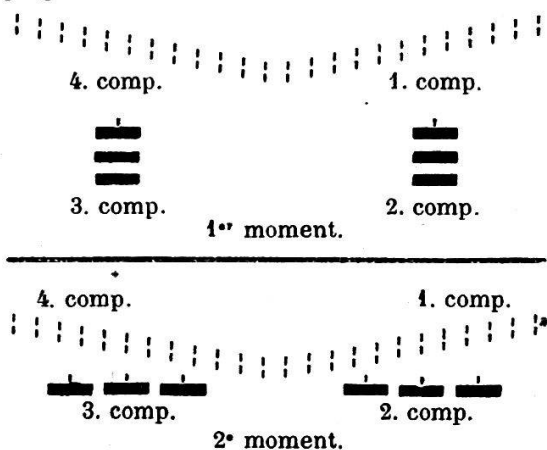
La limite extrême de cette distance est 400 pas, quand il n'est pas possible de se mettre à couvert. Elle peut être réduite à zéro, s'il existe un abri suffisant pour le soutien dans la ligne même des tirailleurs.

Quant aux compagnies nos 2 et 3 qui se trouvent en colonne à 200 ou 300 mètres derrière le centre des tirailleurs, elles doivent suivre les mouvements de ces derniers. La distance ci-dessus suffit à les préserver des balles égarées destinées à la ligne de feu. Quant au tir direct de l'infanterie de l'adversaire, elles ont en général au début peu à en souffrir, lorsque la chaîne et les soutiens occupent suffisamment l'ennemi. Elles doivent surtout se protéger contre le feu de l'artillerie en se déployant en ligne, soit pour avancer, soit pour attendre à couvert.

Passons maintenant au moment de l'attaque décisive.

Lorsque les tirailleurs sont arrivés à 300 ou 400 mètres de la position à emporter, les soutiens se sont déjà petit à petit fondus dans la ligne de feu et les colonnes des compagnies nos 2 et 3 s'écartant à droite et à gauche de leur position centrale sont venues se placer à 50 ou 100 mètres derrière les centres des deux compagnies en tirailleurs. A ce moment, où l'on peut tirer de but en

blanc et avec plus de chance de succès, l'ordre est donné d'entamer le feu de vitesse. A l'abri de ce rideau de fumée les deux colonnes avancent au pas de course jusque dans la ligne, se déploient sans quitter l'ordre serré, se mettent à genoux et prennent part à la fusillade en faisant feu par dessus les tirailleurs couchés à deux ou trois pas devant elles.



Il s'agit maintenant de savoir si le chef du régiment estime que sa première ligne seule sera suffisante ou non, pour enlever la position ?

J'admettrai d'abord que oui, et examinerai la manière de procéder.

Dans ce cas la seconde ligne se maintient à distance de 200 ou 300 mètres de la première en s'abritant de son mieux, toute prête à aller au devant d'elle et à la recueillir si elle était repoussée.

Quant à la première elle continue à avancer par bonds et par fractions dans la dernière formation ci-dessus (2 compagnies en tirailleurs et 2 en ligne), en continuant le feu de vitesse dans les instants d'arrêt, jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à 150 ou 200 mètres de l'ennemi.

Puis elle s'élançe tout entière à la bayonnette en poussant un hurra formidable. On recommande aux hommes de ne pas crier trop longtemps, afin de ne pas perdre le souffle.

Si l'attaque réussit, la troupe poursuit l'adversaire jusqu'à ce qu'elle trouve devant elle un champ de tir suffisant. Elle s'arrête alors, et recommence un feu de vitesse sur les fuyards. Lorsque ceux-ci arrivent hors de portée, et qu'il s'agit de reprendre la poursuite, on choisit de préférence les compagnies 2 et 3, qui sont restées dans la ligne en ordre serré, pour les déployer en tirailleurs et en soutiens, tandis que les deux autres tâchent de se réorganiser rapidement derrière elles, et les appuient ensuite en formation de colonnes de compagnie comme au début du combat.

Si au contraire l'attaque est repoussée, la seconde ligne s'avance avec rapidité au devant des troupes en déroute, afin qu'il soit perdu aussi peu de terrain que possible.

Les officiers de la première ligne cherchent à arrêter leur troupe à la hauteur de la seconde, à la grouper de leur mieux en tirailleurs dans l'intervalle de ses colonnes et sur ses flancs, et l'attaque est reprise immédiatement, afin de ne pas laisser à l'ennemi le temps de reprendre haleine.

Si la première ligne a trop souffert, elle cherche à se réorganiser derrière les deux autres, et la 2^e ligne reprend l'offensive, ou seule, ou avec l'aide de la troisième.

Examinons le cas, où le chef du régiment estime qu'il ne pourra venir à bout d'enlever la position avec sa première ligne seule.

Il fait alors, au début du feu de vitesse, avancer son second bataillon qui, pour offrir moins de front au feu de l'ennemi, peut pour franchir la distance, se former chaque compagnie en colonne par sections qui correspond à notre colonne par files ⁽¹⁾ (voir Fig. I).

(1) La colonne par sections s'emploie souvent pour avancer en ordre serré aux petites distances, 400 à 500 mètres.

Voici les raisons qui motivent cette manière de faire, qui doit être employée avec discernement :

Dans le tir aux grandes distances, au-delà de 600 à 700 mètres, l'erreur en longueur, qui est de beaucoup la plus facile à commettre, annulant la justesse du tir dans le sens latéral, il convient de diminuer la profondeur des colonnes pour augmenter leur front. On peut aller jusqu'à marcher en ligne, si cela est nécessaire et possible.

Aux petites distances, jusqu'à 500 mètres environ, l'erreur dans la juste estimation des distances perdant beaucoup de son importance, par suite de la tension de

Pour prendre part à l'attaque, ces quatre compagnies se disposent, suivant les cas, comme suit :

a) Si les flancs sont libres, elles se portent rapidement aux ailes de la ligne des tirailleurs, en se formant en colonnes de compagnie, et prennent dans cette formation part à l'attaque. (Voir Fig. II.)

b) Si les flancs ne sont pas libres, elles viennent se ranger derrière la ligne des tirailleurs, et avancent avec elle en la suivant à un intervalle de 50 à 100 mètres et en conservant leur ordre serré. (Voir Fig. III.)

c) On peut combiner ensemble ces deux formations de différentes manières, entr'autres de la manière indiquée dans la figure IV. C'est ce qui arrive le plus fréquemment.

Au moment où tout le monde s'élançait à la bayonnette, il peut se

la trajectoire, l'erreur latérale en prend davantage quand le but devient très étroit. Il convient donc d'en profiter en réduisant le front des colonnes à leur minimum (4 ou 5 hommes).

Une autre raison qui me semble avoir, dans beaucoup de cas, encore plus d'influence dans le choix de cette manière d'avancer, est la suivante :

Une position défensive est en général une position élevée. Avant de la gravir, l'infanterie de l'attaquant a pour s'avancer, soit à traverser une plaine s'arrêtant au pied de la position ennemie, soit à descendre une pente opposée.

Dans cette partie de la marche, qui correspond aux plus grandes distances, les colonnes, vues d'en haut par le défenseur, présentent à son tir une masse où les rangs semblent s'étagier les uns au-dessus des autres, et la hauteur de ce but tend à neutraliser l'effet des erreurs si faciles à commettre dans l'appréciation des grandes distances.

Il est donc préférable de diminuer la profondeur de ces colonnes, ce qui concorde du reste avec les règles données, pour échapper aux effets du feu de l'artillerie, qui, à ces distances, est plus à redouter que celui de l'infanterie.

Lorsque les colonnes d'infanterie, en se rapprochant de l'adversaire, commencent à gravir la pente de la position, le premier rang masque les suivants à la vue de l'ennemi, et la balle qui le manque n'atteint en général personne. Il faut donc profiter des erreurs latérales et les multiplier en réduisant au minimum le front de la troupe qui s'avance.

On voit donc que ce n'est pas toujours la distance qui doit servir de règle dans le choix de la formation de marche d'une troupe en ordre serré sous le feu de l'ennemi. La configuration du terrain joue un rôle important et dont il faut tenir compte.

Il est évident qu'un officier qui, pour descendre une pente exposée à deux ou trois cents mètres au feu de l'ennemi, mettra sa troupe en colonnes par files, commettrait une grosse erreur. Il devra la mettre en ligne jusqu'à ce que le terrain commence à remonter, d'autant plus que cette cible peu profonde se déplaçant rapidement dans une direction inclinée sur celle de la ligne de tir, rendrait le tir de l'ennemi encore plus incertain.

Il est de même évident que si la disposition de la ligne de feu de l'adversaire était concentrique à celle d'une colonne s'avancant ainsi par files, celle-ci présentant au feu des ailes de l'ennemi une longue surface de flanc, l'avantage de cette manière de marcher serait nul.

Il ressort de tout ceci deux choses :

1^o Il serait nécessaire d'habituer l'officier d'infanterie à se rendre compte de l'effet du tir sur une troupe dans tous les cas possibles, afin que, étant donné le terrain qu'il a à traverser, la disposition de la ligne ennemie, la force de sa troupe, il puisse toujours modifier l'ordonnance de celle-ci, de manière à réduire ses pertes au minimum. C'est surtout sur ce point que l'on devrait insister dans les cours sur le tir donnés dans nos différentes écoles, où il est cependant rarement abordé.

2^o Il faut que la troupe soit rompue à passer rapidement et sans désordre, sur n'importe quel terrain, d'une formation de l'ordre serré à une autre.

présenter pour l'attaque différentes solutions que nous examinerons dans l'hypothèse de la dernière formation qui est mixte.

1° Lorsque l'attaque réussit, l'on agit comme il a été dit plus haut en poursuivant l'ennemi par le feu, et en s'efforçant, pour obtenir un effet maximum, de déployer le plus possible de troupes.

2° Les tirailleurs peuvent être arrêtés dans leur attaque et reculer devant la fusillade. Ils doivent alors chercher en se retirant à démasquer les colonnes qui, moins décimées, continuent leur course en avant, tandis que les tirailleurs, s'arrêtant entre elles et sur leurs ailes, reviennent à la charge en les soutenant. (Voir Fig. V.)

3° Les tirailleurs peuvent être repoussés par une contre-attaque de l'adversaire. Ils doivent encore démasquer le front des colonnes de compagnie qui s'arrêtent. Si elles en ont le temps, ces dernières se déploient, sinon elles serrent les premières subdivisions de manière à obtenir un feu de vitesse sur 4 rangs et à arrêter ainsi la contre-attaque. Si cela réussit, toute la troupe profite du résultat de son feu et de la retraite de l'ennemi, pour se lancer aussitôt en avant et emporter la position. (Voir fig. VI.)

Il est important pour que les choses puissent se passer ainsi, que les colonnes de la seconde ligne conservent autant que possible leur ordre serré, et se maintiennent pendant l'attaque à une certaine distance en arrière des tirailleurs pour avoir le temps de faire face aux diverses éventualités. Si elles se confondaient avec la ligne de feu, le tout offrirait à l'ennemi une masse en désordre aussi compacte qu'une colonne serrée, et les troupes de seconde ligne seraient entraînées avec la ligne des tirailleurs au premier moment d'hésitation ou de recul de ces derniers.

En dehors des cas où elles sont appelées à prendre une part directe au combat, la seconde et la troisième ligne doivent maintenir leur distance en s'abritant de leur mieux. Elles ont surtout à craindre le feu de l'artillerie. Elles peuvent s'en protéger ou en se fractionnant en colonnes plus petites (de demi-bataillon ou de compagnie), ou bien en se déployant en ligne soit pour avancer, soit pour se mettre à l'abri.

Ce que je viens de dire concerne plus spécialement la tactique offensive. Quant à la tactique défensive, la disposition des troupes est plus liée à la forme du terrain, et peut s'éloigner d'avantage de la forme typique décrite ci-dessus.

Je n'ajouterai à ce sujet que quelques observations :

1° Les distances entre les différentes lignes pourront souvent, par la nature même des positions défensives, être beaucoup réduites. J'ai vu parfois les différentes lignes, derrière une crête bien marquée, renfermées dans une profondeur de 200 à 300 mètres tout au plus. Il ne faut pas cependant qu'elles arrivent à se gêner dans leurs mouvements en diminuant par trop leurs distances.

2° En général les Allemands cherchent sur la défensive à arrêter l'attaque décisive au moment où elle va se produire, en faisant une contre-attaque. Si elle réussit on la poursuit énergiquement, de manière à reprendre l'offensive en profitant du désarroi de l'ennemi.

3° Quand une troupe abandonne une position, elle doit se retirer

tout entière. Les inspecteurs sont revenus à chaque instant sur ce point, disant que là où une troupe nombreuse ne peut plus tenir, un détachement laissé en arrière pour tâcher d'arrêter encore l'ennemi, ne pourra pas tenir davantage.

En outre la position doit être abandonnée en ordre, mais rapidement, pour laisser un vide entre l'attaquant et la troupe qui se retire.

Jamais une troupe en retraite ne doit occuper une seconde position plus rapprochée que 400 à 500 mètres de la première. C'est complètement inutile.

En résumé j'attirerai l'attention en ce qui concerne la tactique sur les points suivants :

Les Allemands n'exagèrent point l'emploi des tirailleurs. Dans une ligne de bataille ils ne déploient dans cette formation, et au dernier moment seulement, que de $\frac{1}{6}$ à $\frac{1}{3}$ tout au plus de leur effectif (1). Le reste est fractionné en colonnes plus ou moins grandes, mais reste toujours en ordre serré, seule formation dans laquelle un officier soit vraiment maître de ses hommes.

Ils ont reconnu qu'avec l'éparpillement actuel des troupes il est impossible à un même officier de commander un front aussi étendu qu'autrefois, et en conséquence ils préfèrent hautement, soit en petit, soit en grand, disposer en profondeur les troupes qui sont sous un même commandement.

Ils cherchent à développer chez les officiers, et dans une certaine mesure chez les sous-officiers, un esprit d'initiative réfléchi. Mais le soldat, s'il est instruit et intelligent, en aura toujours plus qu'il ne convient ; aussi s'efforcent-ils de le retenir autant que possible sous la main de ses chefs.

J'ajouterai quelques mots sur certains points relatifs à l'infanterie.

Pour habituer le soldat à ménager ses munitions :

1° Chaque officier surveille le feu de ses hommes, afin de leur ramener sans cesse cette idée là dans la tête.

2° L'on donne une fois pour toutes au début des manœuvres 50 cartouches par homme (pour les 9 jours). Chaque matin il est dit combien il doit en être dépensé dans la journée. Les officiers s'assurent à la rentrée que ce nombre n'a pas été dépassé. L'on habitue ainsi les hommes à se rendre compte de la dépense de leurs munitions. En outre pendant le combat les officiers indiquent à chaque instant la distance à leurs hommes, afin de les exercer à l'évaluer, et surtout afin de leur rappeler qu'ils doivent toujours penser à changer leurs feuilles de hausse.

Par crainte de confusion, les Allemands n'emploient jamais de signaux autres que ceux qui s'adressent à tout le corps à la fois, et encore s'en servent-ils rarement.

Ils recommandent, sans cependant le pratiquer beaucoup, de donner les ordres par écrit, afin d'éviter toute erreur de trans-

(1) Je ne veux pas dire que bien souvent, dans les combats de la dernière guerre, on n'ait vu des régiments entiers dispersés en tirailleurs. Mais c'était la conséquence de combats acharnés, conséquence redoutée par les Allemands, qui dans leur instruction attirent sans cesse l'attention de leurs officiers sur la nécessité de limiter et de retarder autant que possible ce désordre regrettable.

mission, et afin de savoir plus tard à qui incombe la responsabilité d'une faute.

Ils ont un grand luxe de chevaux et de chars.

Pour un bataillon de 1000 hommes ils ont en temps de guerre :

<i>Chevaux de selle.</i>	Pour le major chef de bataillon	3 chevaux.
	» son adjudant	2 »
	» le 1 ^{er} médecin	1 »
	» les 4 chefs de compagnie	8 »

Total 14 chevaux.

Les chefs de compagnie descendent *toujours* de cheval pendant la manœuvre ou le combat. (Les majors et colonels ont été souvent obligés de faire de même pendant la guerre.) Le cheval est considéré par eux comme un moyen de transport, soit pendant la marche, soit pour les tournées aux avant-postes et aux cantonnements. Le capitaine doit ménager ses forces, afin d'être plus dispos lorsqu'il met pied à terre, au moment du combat, ou à son arrivée au bivouac, au cantonnement.

L'officier, quand il descend de cheval, garde sa monture à proximité de lui pour le cas où il pourrait en avoir besoin.

Chevaux de trait et chars.

Chaque bataillon a maintenant :

1 caisson de munitions	à 6 chevaux, soit	6 chevaux.
1 fourgon de bataillon	à 4 » »	4 »
1 char de médicaments	à 2 » »	2 »
4 chars de compagnie	à 2 » »	8 »
1 char de cantinière	à 2 » »	2 »
<hr/>		
8 chars.		Total 22 chevaux.

En tout donc, sur un bataillon :

Chevaux de selle	14
Chevaux de trait	22
	<hr/>
Total	36 chevaux.

Voitures 8.

Le *fourgon de bataillon* renferme :

Les bagages de l'état-major du bataillon ;

La caisse et les papiers du bataillon ;

Des effets, souliers de rechange, pour 30 à 50 hommes.

Les *chars de compagnie* à 2 chevaux remplacent les chevaux de somme (Packpferden), attachés à chaque compagnie avant la guerre.

Ils contiennent :

Les bagages des officiers de la compagnie ;

Les papiers de la compagnie ;

Un certain nombre d'outils, pelles, pioches, haches ;

Une certaine quantité de munitions.

Les Allemands sont très satisfaits de leur petite marmite de campagne, donnée à chaque homme en place de la gamelle. Elle est indispensable à cause de la dispersion des hommes dans les cantonnements. En marche ils peuvent facilement y mettre leurs provisions, et la portent de deux manières. Ils peuvent la placer sur

le sommet du sac, et portent alors le manteau en bandoulière passant sous l'épaule droite. Il paraît que cela ne les gêne pas pour le maniement du fusil. Cette manière de la porter ne convient qu'à des hommes très grands, comme ceux de la garde par exemple. Pour des hommes de taille ordinaire, la marmite, ainsi placée, ne permet pas de relever suffisamment la tête pour pouvoir tirer couché. (Voir Fig. VII.)

Dans le gros de l'armée on la porte comme notre gamelle sur le dos du sac, maintenue par deux courroies en croix. Le couvercle est tourné en l'air. Ainsi placée, elle ne gêne pas pour tirer couché. En outre le soldat peut y conserver sa soupe, quand il est obligé de partir sans avoir pu la manger.

Dans ce cas le manteau est fixé aux faces inférieure et latérales du sac. (Voir Fig. VIII.)

SERVICE DE SÛRETÉ.

Je n'examinerai ici que le service de sûreté en marche d'un corps de troupes combinées, c'est-à-dire d'un corps variant d'une brigade à un corps d'armée.

Service de sûreté en marche.

Les Allemands distinguent deux services très différents dans le service de sûreté en marche.

1^o *Le service d'informations*, ou service des éclaireurs.

2^o *Le service de protection*, ou service d'avant-garde proprement dit.

Ces deux services, quoique tout-à-fait distincts, sont en général sous la direction du chef de l'avant-garde, à moins qu'il ne s'agisse d'une armée assez considérable pour marcher par plusieurs routes parallèles.

Quand, au matin d'un jour de manœuvre, on arrive au lieu du rendez-vous où les troupes sont massées, on trouve toujours en tête un détachement de cavalerie. Au moment du départ de l'avant-garde, cette masse compacte se fond en un instant en une nuée de petits détachements de force variable qui, se répandant au grand trot dans toutes les directions, sur les routes et à travers champs, ne tardent pas à disparaître.

C'est la troupe des éclaireurs qui s'élançe en avant, à la recherche de l'ennemi.

Elle est composée uniquement de cavalerie, qui seule a des allures assez rapides pour fouiller le terrain en tous sens, sans retarder la marche de la troupe qu'elle doit éclairer.

Quel est son rôle et comment le remplit-elle ? C'est ce que je vais examiner.

Le chef de l'avant-garde et, sous ses ordres, celui des éclaireurs connaissent :

1^o L'étendue du front qu'occupera, en cas de rencontre avec l'ennemi, le corps dont ils ont à protéger la marche.

Il faut donc que le terrain à droite et à gauche de la route, sur une étendue supérieure à ce front, soit débarrassé de toute troupe ennemie qui puisse mettre obstacle au déploiement.

2^o Ils connaissent le temps nécessaire pour que ce déploiement

puisse s'effectuer et que les dernières subdivisions puissent arriver en ligne à la hauteur des premières.

Il faut donc que la distance des éclaireurs à la tête de la colonne soit telle, que celle-ci ait le temps d'être prévenue et de se mettre en ligne avant l'arrivée de l'ennemi. Les troupes de l'avant-garde auront en outre par leur résistance à donner encore plus de latitude pour le déploiement du gros.

3° Ils savent en outre qu'une attaque inattendue sur les flancs de la colonne ou de la ligne de bataille serait des plus funestes.

Ils doivent donc éclairer les flancs de même que le front, à une distance suffisante, pour donner le temps à la troupe de prendre toutes les dispositions nécessaires (changement de front total ou partiel, retraite, etc.) avant de recevoir une attaque de ce genre.

4° Si à ces obligations on ajoute celle de se procurer tous les renseignements possibles sur l'ennemi, on aura les exigences auxquelles le chef des éclaireurs doit satisfaire dans l'organisation de son service.

Voyons comment procèdent les Allemands pour atteindre ce résultat.

Le chef, connaissant l'étendue du front que doivent explorer ses éclaireurs, soit en avant, soit sur les flancs de la colonne, cherche sur sa carte tous les chemins parallèles à la route principale compris dans la zone à parcourir.

S'il n'y en a pas en suffisance, il trace à travers champs, plus ou moins parallèlement à la marche générale, des directions reliant entre eux les points qu'il importe de reconnaître.

Sur chacune de ces directions il fait marcher un détachement de cavalerie, si possible de la force d'un peloton (25 à 30 hommes), afin que cette troupe se trouve sous le commandement d'un officier.

Ces détachements ont à parcourir la voie qui leur a été tracée, en explorant le terrain à droite et à gauche. Ils doivent en outre toujours rester en communication entre eux, afin de former une chaîne continue qui, par suite de la disposition un peu en échelons des détachements des ailes, prendra la forme d'un immense arc de cercle, dont le centre sera la tête de la colonne. (Fig. IX).

En arrière de chaque groupe de deux ou trois détachements s'en trouve un plus fort ($\frac{1}{2}$ escadron, escadron), destiné à leur servir de soutien ou de repli en cas d'attaque.

Les éclaireurs du centre sont appuyés en outre par toute l'avant-garde. Pour donner plus de consistance aux soutiens des ailes, on peut leur adjoindre une troupe d'infanterie que l'on transporte sur des chars, afin de leur permettre une allure plus rapide.

Si en dehors de la zone à explorer se trouve quelque point qu'il importe de reconnaître, un détachement spécial sera chargé de le faire.

Les instructions une fois données à chacun, le chef des éclaireurs se porte auprès du soutien qui marche sur la route principale; c'est là que le trouveront tous les rapports qui doivent lui être envoyés et qu'il communiquera au commandant de l'avant-garde.

Voyons comment va se comporter un de ces détachements.

L'officier qui le commande commence par détacher à 200 ou 300 mètres en avant une pointe de 3 cavaliers, chargés d'éclairer le chemin que sa troupe doit suivre et d'en fouiller les abords.

Si sa troupe est suffisamment nombreuse, il détache à 200 ou 300 mètres à droite et à gauche deux pointes semblables, chargées d'explorer le terrain sur ses flancs, et de se maintenir en vue des éclaireurs du détachement voisin.

Toute la troupe s'avance en général d'un bon pas. Quand il a été perdu du temps par un détour ou quelque investigation, elle prend le trot pour regagner sa distance en avant. Les patrouilles cheminent le plus souvent au grand trot.

Tout en marchant, l'officier muni d'une bonne carte, cherche à étudier son terrain d'avance et prévoir ce qu'il aura à faire. A mesure que se présentent autour de lui, en dehors de sa route, des localités telles que villages, bâtiments, bouquets de bois, passages de cours d'eau, défilés, que l'ennemi pourrait occuper, il détache une patrouille pour aller reconnaître. Celle-ci accomplit sa mission au grand trot et revient faire rapport. Il agit de même quand il se présente une hauteur d'où il peut espérer avoir une vue étendue ; il s'y rend lui-même au besoin.

A chaque chemin latéral qu'il rencontre il expédie quelques hommes pour l'explorer et pousser jusqu'au détachement voisin, afin de maintenir les communications. S'il n'a pas de chemins, il les envoie à travers champs, le long d'une hauteur, d'un cours d'eau ou de toute autre direction qui puisse les guider.

S'il le juge nécessaire, le chef attend de pied ferme le retour de telle ou telle patrouille ; d'ordinaire il continue à marcher en avant.

Si le détachement chemine le long d'une route, la patrouille n'aura pas de peine à le rejoindre. L'officier a soin de laisser un cavalier aux bifurcations pour indiquer la bonne voie. Si la patrouille chemine à travers champs, le chef dirige la marche sur un terrain découvert, afin de rester toujours en vue.

En dehors des nouvelles importantes qu'il doit communiquer de suite au chef du soutien et au chef des éclaireurs, il doit leur faire rapport d'une manière régulière, même quand il n'a rien à dire, pour ne pas laisser d'incertitude sur son compte, maintenir les communications et recevoir des renseignements s'il y a lieu.

Toute sa troupe, qui peut à chaque instant se trouver face à face avec l'ennemi, doit marcher le mousqueton armé au poing. Si un éclaireur aperçoit l'ennemi sans être vu, il fait prévenir immédiatement son chef et se cache pour observer. S'il a été surpris lui-même, il fait feu, afin d'avertir tous ceux dont il peut être entendu d'avoir à se tenir sur leurs gardes. L'officier, après avoir constaté lui-même, fait immédiatement rapport.

Le combat n'est permis aux éclaireurs que lorsqu'il est nécessaire. Leur mission est de découvrir l'ennemi, de ne pas le perdre de vue s'il se retire, de chercher à reconnaître la position de ses troupes s'il reste stationnaire ; mais il leur est défendu de batailler pour le plaisir de le faire. S'ils sont attaqués ils n'ont qu'à se replier sur leur soutien, quittes à revenir en avant.

Si cependant, en culbutant les éclaireurs qu'il a devant lui un officier peut atteindre un point d'où il suppose pouvoir découvrir le gros de l'adversaire, il doit le faire en agissant avec audace et rapidité.

Si son détachement est placé aux ailes de la ligne, il fera mieux de confier sa troupe à un sous-officier et, suivi de quelques hommes bien montés, d'arriver par un détour à quelque point situé à distance sur le flanc de l'ennemi et d'où il pourra l'observer à son aise.

Les détachements des ailes ont comme les autres à explorer le terrain qui s'étend devant eux. Ils ont en outre à porter leur attention d'une manière spéciale sur leur flanc découvert. Ils doivent par des patrouilles fréquentes, poussées aussi loin que possible dans cette direction, non seulement acquérir la certitude qu'aucune attaque de flanc n'est à craindre, mais ils doivent aussi s'assurer que l'ennemi n'a pas abandonné sa direction primitive en s'échappant par une route latérale. Ils peuvent le faire soit en se renseignant auprès des habitants, soit en observant les traces qu'une troupe laisse toujours sur son passage.

Si le chef d'un détachement a des raisons suffisantes de croire à un mouvement de ce genre, il doit s'arrêter, prévenir le chef de l'avant-garde, et en attendant des ordres, expédier force patrouilles dans la direction supposée, afin d'obtenir des renseignements plus précis.

En résumé le service des éclaireurs soit en avant, soit sur les ailes, doit être tel qu'il permette à la colonne de suivre sa route en toute tranquillité, en ayant la certitude :

1° Que tout le terrain qui l'environne a été fouillé, de telle manière qu'aucun détachement ennemi ne peut s'y trouver, et qu'elle peut continuer à avancer sans craindre une attaque imprévue.

2° Que tout ce travail d'exploration se fait à une distance suffisante pour ne pas nécessiter des arrêts dans sa marche, et qu'en cas de rencontre de l'ennemi dans quelque direction que ce soit, elle en sera prévenue assez à temps pour que toutes les dispositions nécessaires (déploiement, changement de front, mouvement de retraite) puissent être prises avant que la lutte soit engagée.

Lorsque un ennemi en position arrête la marche en avant en offrant le combat, ce rideau d'éclaireurs se déchire peu à peu devant l'avant-garde qui se déploie, et à mesure que les troupes du gros arrivent en ligne, il se retire petit à petit aux extrémités du front de bataille. Là pendant la lutte, la cavalerie par ses vedettes et ses patrouilles continue à veiller à ce qu'aucune attaque ne vienne surprendre à l'improviste les ailes de la troupe engagée.

Service de l'avant-garde.

Le service de l'avant-garde proprement dite se trouve excessivement simplifié par celui des éclaireurs tel qu'il est organisé dans l'armée allemande.

Ceux-ci se chargeant d'explorer le terrain et d'annoncer à temps la présence de l'ennemi, l'avant-garde n'a plus qu'à s'organiser de manière à arrêter le choc de l'ennemi en cas d'attaque, et à donner au gros de la colonne le temps de prendre ses dispositions pour le combat.

La formation de toute avant-garde repose sur une règle simple et générale :

« Toute troupe doit protéger sa marche en se faisant précéder à

« distance convenable par un détachement d'un effectif variant de $\frac{1}{3}$ à $\frac{1}{6}$ de l'effectif total. »

La meilleure proportion est de $\frac{1}{4}$ ou $\frac{1}{5}$, mais on donne une pareille latitude afin de pouvoir détacher des unités complètes.

Appliquons ce principe au cas d'une division composée comme celle que j'ai vue manœuvrer.

<i>Composition de la division.</i>	<i>Effectif de l'avant-garde.</i>	<i>Proportion des 2 effectifs.</i>
Infanterie. 2 brigades soit 4 régim ^{ts}	1 régim ^t soit 3 bats.	$\frac{1}{4}$
Cavalerie. 2 régim ^{ts} soit 10 escadr ^s ¹⁾ .	2 escadr. soit 8 pelots.	$\frac{1}{5}$
Artillerie. 4 batteries ²⁾ .	1 batterie.	$\frac{1}{4}$

On ajoute aussi des pionniers à l'avant-garde.

Le gros de la division, formé de tout ce qui n'est pas compris dans l'avant-garde, marchera en général comme suit :

En tête, la cavalerie (8 escadrons), à moins que l'on n'avance sur un terrain où elle ne peut agir. On la place en tête, parce qu'elle peut avoir à soutenir l'avant-garde et les éclaireurs au début du combat, pour maintenir libre le front sur lequel le gros doit se déployer.

Puis viennent les 3 batteries d'artillerie, car ce sont elles qui engagent le combat à distance avant que l'infanterie puisse agir. Lorsque la colonne d'artillerie est très-longue, on peut la faire précéder par une troupe d'infanterie, afin d'en avoir rapidement sous la main pour soutenir l'avant-garde en cas de besoin.

En dernier lieu vient le gros de l'infanterie.

Voyons maintenant l'avant-garde que nous savons être composée de :

1 régiment d'infanterie, soit 3 bataillons.

1 batterie d'artillerie.

2 escadrons de cavalerie.

Toute la cavalerie est employée au service d'éclaireurs de la manière décrite ci-dessus. On peut cependant en garder un peloton avec le gros de l'avant-garde, soit pour le service des communications, ordonnances, soit pour former des patrouilles de flanc.

Reste un corps de 3 bataillons et une batterie qui doit à son tour se protéger suivant la règle ci-dessus. La batterie ne devant pas en général se fractionner, reste avec le gros de l'avant-garde. Les 3 bataillons d'infanterie détachent en avant, suivant l'appréciation du chef, soit un bataillon, soit un demi-bataillon. Supposons le dernier cas.

Ce demi-bataillon (2 compagnies, soit 6 pelotons) forme la *Vorhut*. Celle-ci se protège à son tour par 1 peloton ($\frac{1}{6}$ de l'effectif), qui prend le nom de *Vortrupp*.

Enfin la *Vortrupp* envoie en avant une pointe d'avant-garde, « *Spitze* », composée de quelques hommes commandés par un sous-officier. Ils portent toujours l'arme apprêtée.

En avant se trouve un des soutiens des éclaireurs, puis plus en avant encore la ligne de ces derniers. (Fig. X.)

On peut appliquer la règle ci-dessus à toute troupe quelque soit sa

(¹) Les régiments de cavalerie ont 5 escadrons en temps de paix, 4 seulement en temps de guerre, plus un escadron de dépôt.

(²) Outre les 4 batteries par division, il y a encore 8 batteries de réserve pour un corps d'armée, qui peuvent être réparties entre les 2 divisions.

force, en la décomposant indéfiniment jusqu'à ce qu'on arrive à n'avoir plus qu'une pointe de quelques hommes. Pour une même troupe, la latitude laissée pour les proportions du corps détaché au corps dont on le détache, permet de composer l'avant-garde de différentes manières.

Quant aux distances de tous ces détachements entre eux, elles sont réglées par la nécessité de donner le temps au détachement qui suit de prendre ses dispositions pour le combat. On ne doit pas exagérer ces distances, afin que les différentes troupes puissent se soutenir à temps.

Tant que pendant la marche, l'ennemi n'est pas encore signalé, on ne fait pas marcher de patrouilles d'infanterie sur les flancs de ces différents détachements. Cette marche à travers champs et semée d'obstacles constitue un service trop fatiguant pour des fantassins. Ou bien ils restent en arrière et ne servent à rien, ou bien ils retardent la marche si l'on se règle sur eux.

Le terrain doit avoir été assez bien exploré par les éclaireurs, pour qu'aucun danger sérieux soit à craindre. Cependant une petite troupe pourrait fort bien leur avoir échappé, et jeter par quelques coups de fusil la panique dans ces colonnes. Aussi envoie-t-on à quelques centaines de mètres à droite et à gauche des premiers détachements de l'avant-garde, de fortes patrouilles de cavalerie (*Seitenpatrouillen*), destinées à éviter à la troupe de pareilles surprises en fouillant le terrain parallèlement à la route.

Au moment où l'ennemi est signalé, il faut prendre plus de précautions. Des partis ennemis pourraient, après avoir percé la ligne des éclaireurs, fondre à l'improviste sur les détachements de l'avant-garde.

La Vorhut envoie à ce moment, à quelque distance sur chacun de ses flancs, un détachement complet (1 peloton ou deux) pour remplir la mission de *flanqueurs*. Ceux-ci, de même que la Vorhut et le Vortrupp, s'entourent de pointes (*Spitzen*) et de patrouilles, de manière à former un nouveau rideau d'éclaireurs d'infanterie. L'avant-garde se trouve alors disposée comme dans la Fig. XI. Mais on n'exige jamais ce service fatiguant pour l'infanterie, que lorsque l'on est très-rapproché de l'ennemi.

Je vous ferai remarquer, Monsieur le conseiller, combien une pareille organisation du service des éclaireurs rend la marche d'une colonne plus sûre, plus rapide et plus régulière, en permettant, sauf au dernier moment, à toute la troupe à pied de suivre la grande route. Il faut pour cela avoir une nombreuse cavalerie, des chevaux infatigables et passant partout, ainsi que des cavaliers hardis et intelligents. Notre cavalerie serait insuffisante pour ce service.

N'ayant rien de particulier à dire sur le service des avant-postes, que les circonstances ne m'ont pas permis d'étudier comme je l'aurais voulu, je me permettrai de terminer mon rapport en vous priant, Monsieur le conseiller, d'agréer l'expression de ma haute considération.

W. FAVRE, capitaine d'état-major.

